

Intervention



Le temps du rêve Poésie et réalité

Sylvie Poirier

Number 21, Winter 1983

Survi survie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57296ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, S. (1983). Le temps du rêve : poésie et réalité. *Intervention*, (21), 16–17.

LE TEMPS DU RÊVE: POÉSIE ET RÉALITÉ

Alors que l'Occidental cherche la solution de sa survie dans la technologie, le monde tribal la recherche et la projette depuis toujours dans la mythologie. L'esprit mythique, première expression de la créativité humaine, celui-là même qui a survécu dans sa forme la plus pure aux aberrations du monde moderne se retrouve aujourd'hui encore aux quatre coins du monde, entre autres chez les aborigènes australiens.

J'ai voyagé dans le désert de l'Australie Occidentale et j'y ai rencontré le sage Serpent. J'y ai connu des femmes et des hommes qui, durant deux ans, m'ont fait découvrir, à travers l'univers des sens et leur croyance dans le TEMPS DU RÊVE, leur coin de pays. L'aborigène australien a toujours su puiser dans sa vie nomade de chasseur-cueilleur le temps et l'énergie pour développer une vision mythique, une vie cérémonielle des plus riches et des plus créatrices. C'est une question de survie dans un environnement physique difficile, une question également d'identité et d'expression individuelle et collective. Une sensibilité idéologique profonde qui englobe sa vie sociale, économique et rituelle. Cette vision totalisante que l'on a traduit par le TEMPS DU RÊVE, se dit DJUMANGGANI dans le langage de mes hôtes. À la fois un temps passé mythique et une réalité sacrée intrinsèquement présente dans tous les gestes et les pensées quotidiennes. Chaque grain de sable, chaque serpent, chaque point d'eau, chaque individu en sont imprégnés. La vie et l'imaginaire les animent.

Le désert, vaste et immense, que l'on qualifie par ignorance de terre inculte révélera pourtant des richesses inconnues à celui qui a le temps. Avec ces hommes et ces femmes du désert, j'ai chassé l'iguane, le kangourou et le serpent; avec eux, j'ai creusé le long des lits de rivières asséchées pour y trouver des grenouilles; j'ai cueilli les fruits sauvages, l'igname et les graines à moulin pour le pain. Et plus encore, ils m'ont appris l'art des pistes, ces dessins sur le sable où se lit le message du transitoire et de l'éphémère. Un message de vie; seul celui qui saura en décoder le processus trouvera la clé de sa survie.



Arrangement circulaire de pierres: Aborigènes de l'Australie Centrale

L'appel à nos sens dans toute leur acuité s'avère ici primordial. La piste est fraîche; les yeux perçants de l'homme sensible devinent les grains de sable glissant encore après le passage récent de l'animal. Arthur Djabanangga pointe... un saut, un bond... il a déjà assommé le *goanna* (l'iguane), ce «poisson du désert», alors que moi, pauvre novice, cherche encore dans quelle direction la piste s'est formée. Avec Linda Nabangari, je chasse un jour le «linga» (le serpent). On repère sa piste mais on ne peut prononcer son nom sinon il se retournera contre nous. Alors Nabangari silencieusement devient le «linga»; elle le mime subtilement dans ses moindres mouvements, dans son essence même. Elle ne fait qu'un avec lui: c'est le théâtre de la vie, à la fois une *performance* quotidienne et le secret de sa *survie*. C'est le yoga dans sa force vécue et sentie. C'est la poésie d'un monde réel.

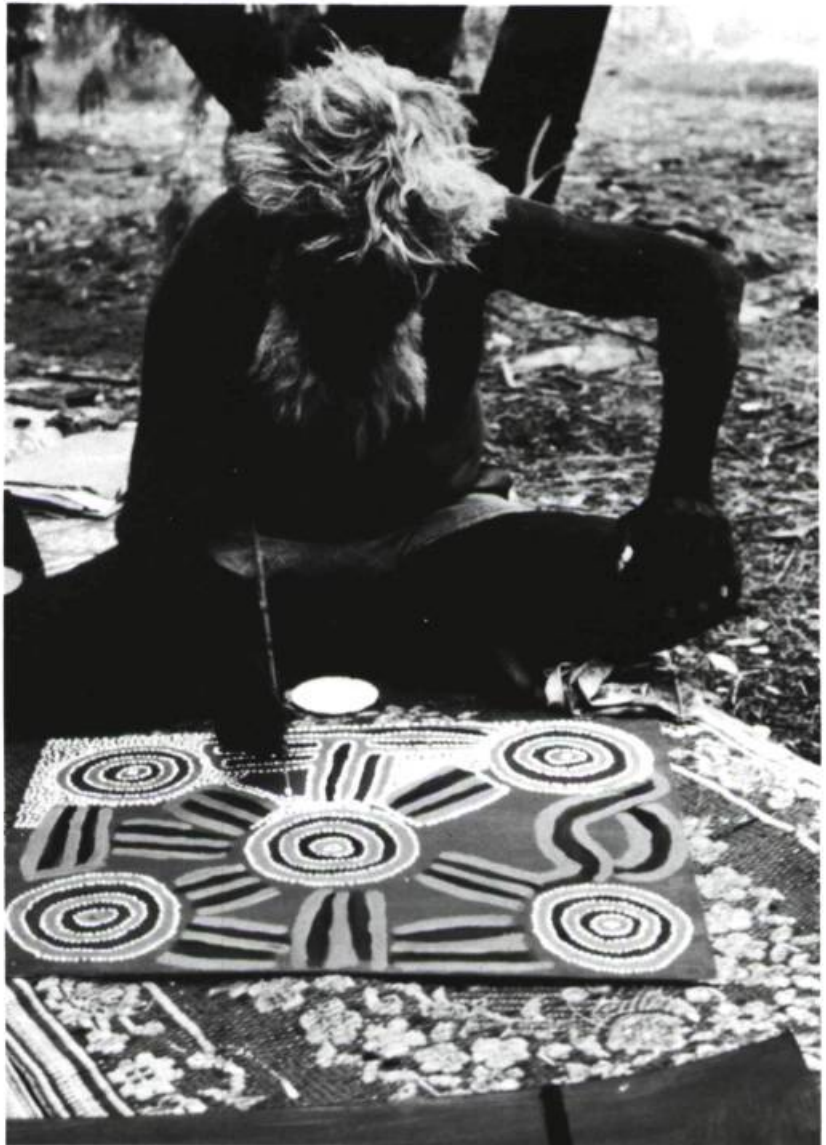
On a souvent perçu la vie primitive de l'homme tribal sous un angle limitatif et ennuyeux. Alors que sa réalité de par sa perception se situe à un tout autre niveau. Dans cet univers quotidien que beaucoup (par ignorance ou insensibilité?) ont qualifié de monotone, le nomade du désert y trouve un sujet d'inspiration, de patience et de profondeur. Toutes les formes animées et inanimées ont revêtu la robe du sacré; tout respire la vie, la continuité et le respect.

Ces gens aux possessions matérielles très réduites ont su puiser leur satisfaction et leur sagesse dans la connaissance intime de leur milieu, dans la profondeur du moment présent. N'est-ce pas là un grand précepte zen? Voilà le message de *survie* qu'ils m'ont révélé: une confiance absolue dans la vie.

Cette richesse mythique et créatrice que l'aborigène associe à son environnement ajoute à la signification du quotidien, singulier et général, une dimension gorgée de sens. L'occidental possède une littérature philosophique qui exprime une compréhension largement déductive de la réalité, de la vérité, du bien-être et de la beauté. L'homme primitif a une mythologie, un rituel et un art qui expriment une compréhension intuitive, visionnaire et poétique des mêmes buts ultimes. À travers le TEMPS DU RÊVE il vit cette philosophie, chaque pore de sa peau respire cette profonde sensibilité.

Il crée son art en étant sensible aux messages des éléments, ceux-là mêmes qui lui dictent les lois de sa survie. Un message qui se traduit à travers la compréhension des notions de sacré et de transitoire. C'est la fin de la saison des pluies, la terre a porté ses fruits, les réserves d'eau se sont renouvelées. Pour le nomade du désert, c'est le temps des grands rassemblements et des cérémonies. Chaque individu entretient un lien étroit avec le TEMPS DU RÊVE. Les cérémonies rituelles sont l'occasion pour chacun de s'exprimer, de donner libre cours à son imagination créatrice tout en respectant les grandes lois établies par les ancêtres mythologiques. Le sens du sacré et du rituel que nous avons perdu dans notre recherche du matériel, l'homme primitif s'en est toujours nourri. Il respecte l'autre dans sa folie, dans ses visions et dans ses phantasmes. Un rêve individuel jugé significatif sera raconté aux membres initiés du groupe: un «corroboree» (cérémonie) se construira graduellement reproduisant le message contenu dans le rêve, et où s'entrecroisent et se complètent les faits d'une histoire à la fois mythique et réelle. Ainsi, ils expriment et actualisent leur conception de la vie et du cosmos.

On décrit les dessins, les costumes, les danses et les chants qui sont transmis par les grands metteurs en scène. La scène du «corroboree» c'est un endroit choisi, considéré comme sacré; elle est très dégagée, souvent un seul arbre y pousse. On s'applique durant plusieurs jours à tracer sur le sol le grand dessin (environ 200 pi²) représentatif de la cérémonie. Auparavant, les hommes ont parcouru de longues distances dans le désert afin de sélectionner les couleurs d'ocre appropriées, qui sont d'abord mises en poudre avant d'être appliquées. Le charbon de bois est utilisé pour le noir et chacun fournit un peu de son sang pour ajouter à la couleur... et au rituel. Chaque geste effectué, chaque mot prononcé, chaque objet employé sont parties intrinsèques du rite sacré. Lorsque le dessin est terminé, il devient le lieu même de la danse. Les danseurs préparent soigneusement leur corps en les peignant d'ocre suivant ces motifs bien définis.



À la nuit tombée, le «corroboree» débute. Les décors: quelques feux disposés selon un ordre établi, des rideaux de feuilles d'eucalyptus derrière lesquelles les participants peuvent se retirer, et enfin, le ciel étoilé et l'immensité du désert. Le demi-cercle des chanteurs à une des extrémités du dessin bat le rythme au son des boomerangs. Les danses et les chants se poursuivent toute la nuit. C'est le théâtre primitif. Tout y est soigneusement calculé et dirigé, dans une atmosphère sacrée, en accord avec les éléments et le TEMPS DU RÊVE. À la levée du jour, alors que chacun se retire, le dessin si soigneusement et longuement créé n'est plus. Il a servi son but ultime, celui de représentation collective, celui d'intermédiaire entre la Terre et le Cosmos. L'ocre et le motif qu'il formait se sont à nouveau mélangés au sable. J'ai alors compris la grandeur de l'art éphémère. C'est dans l'intensité du transitoire que le message de la pensée primitive se trouve.

La *pensée sauvage* celle qui sait être profonde sans se prendre au sérieux. Celles et ceux qui en sont imprégnés savent rire et rêver. Ils sont sensibles au message du moment présent comme principe à la fois de vie et de survie. Pourtant, au cœur du désert, ces femmes et ces hommes sont menacés. La terre a vu s'éteindre bien des races et des cultures. Heureusement, la pensée primitive, ce mariage de notre perception sensorielle et de notre imagination créatrice, demeure. Tant qu'elle vivra, elle sera source de rêve et de connaissance. Notre survie repose sur la découverte profonde de nos sens. Ils apaisent notre course folle en nous apprenant à pénétrer le message du moment présent, la poésie créatrice de notre quotidien.